Christophe Tison

JOURNAL DE L.

(EXTRAITS 1947-1952)

J'ai tellement transpiré que ça me dégouline encore dans le dos, la voiture roule toute la journée vers l'ouest jusqu'à ce que le soleil devienne une grosse boule de feu à l'horizon. Un orifice sanglant

éditions Goutte d'Or

JOURNAL DE L.

(EXTRAITS 1947-1952)

CHRISTOPHE TISON

ÉDITIONS GOUTTE D'OR

« Briser ce long silence »

Paris le 17 mars 2019

Chers libraires,

Écrire le journal intime d'un personnage de roman ! Une étrange idée qui m'est venue en relisant *Lolita* il y a deux ans. À l'époque, j'ai pensé : « Mais dans *Lolita* on n'entend jamais Lolita, en fait, ou seulement quand elle râle. » Tout est écrit du point de vue de son kidnappeur de beau-père, Humbert Humbert. Le mutisme de cette petite héroïne m'a touché. Il m'a rappelé le mien. Mon silence. Celui que j'ai vécu enfant et que j'ai décrit dans *Il m'aimait* (Grasset).

À travers le temps et les continents, et même malgré sa fiction, cette mésaventure était la mienne. Il fallait que je lui donne une voix, qu'elle parle, qu'on entende enfin Lolita. Et quoi de mieux qu'un journal intime où elle se serait confiée pleinement, sans pudeur. Où elle aurait dit la vérité. Parce qu'après tout, le roman de Nabokov est présenté comme les *confessions* d'Humbert Humbert et il peut dire ce qu'il veut,

travestir la réalité, n'en montrer qu'une partie. Voyons donc le point de vue de Lolita. Elle s'est peut-être sauvée plusieurs fois ou a essayé d'échapper à ce beau père tyrannique comme je l'avais fait moi-même. Comment résiste-t-elle ? Que pense-t-elle ? Elle a peut-être eu des aventures, des amours de collège qu'Humbert Humbert n'a pas sues, pas dites. Et que devient-elle quand elle lui échappe enfin ? C'est peut-être même elle qui a organisé sa perte à la fin, par vengeance… Il a donc fallu, c'était une nécessité impérieuse, que je me mette dans la peau d'une adolescente américaine des années 40. Que je lui trouve un style, une vie intérieure… Pour qu'elle parle enfin. Pour qu'elle vive sa vie de jeune fille. Et lui redonner voix humaine, briser ce long silence.

Christophe Tison

Le mot des éditeurs

Le 12 avril 2018, au détour d'un café, Christophe Tison nous parle du roman dont il vient d'achever l'écriture : *Journal de L.*, le contrepied du *Lolita* de Vladimir Nabokov. Deux grands éditeurs français viennent tout juste de refuser son manuscrit. Le premier le trouve « obscène », le second délivre cette sentence : « Chez nous, on ne touche pas à Nabokov. »
Aurait-on oublié que le manuscrit de l'invoqué fut refusé par quatre grands éditeurs américains (l'un d'eux redoutait de se retrouver en prison) ? Qu'il fut publié en 1955 par un petit éditeur français, Maurice Girodias, directeur de l'Olympia Press, qu'on prétendit à tort spécialisé dans la pornographie ?
Il ne s'agit ni de comparer ni de confondre *Journal de L.* avec un monument de la littérature mondiale. Il s'agit de lire un roman sans présomption d'interdit.

Le risque de l'exercice était évident. Au lendemain de #MeToo, donner la parole à l'adolescente la plus célèbre de la littérature est un projet à la fois lumineux et venimeux.

Lumineux, car entendre Lolita c'est entendre un personnage qui existe désormais dans plusieurs mondes. Dans un livre écoulé à plus de 50 millions d'exemplaires, traduit en une trentaine de langues. Dans deux films, dont un signé Stanley Kubrick. Dans l'imaginaire collectif, puisque Lolita s'est changée en une idée, un rêve moderne. Celui de « la jeune fille qui suscite le désir masculin par une féminité précoce », dixit le dictionnaire. Une idée devenue un idéal, une idée devenue un cauchemar. Une idée bipolaire.

Un projet également profane et venimeux, presque scélérat. Faire parler – disons-le sans détours – la victime d'abus sexuels, n'est-ce pas jeter l'opprobre sur Vladimir Nabokov, sauter à pieds joints dans la flaque de boue que les opposants de l'écrivain tentent depuis toujours de lui jeter au visage ? N'est-ce pas introduire de la morale au plus mauvais endroit ? Non. Les moralistes d'hier et d'aujourd'hui refuseront toujours une idée simple : la littérature autorise tous les possibles. Cette liberté s'applique à Vladimir Nabokov comme à Christophe Tison.

Et donc, nous avons lu *Journal de L.*

Le souffle de l'écriture de Christophe a alors agi. Son honnêteté aussi. Il nous a éblouis. Tout explose, la son de la voix de Lolita, la complexité de sa personnalité, sa simplicité, ses stratégies, bien obligée qu'elle est de laisser les griffes d'un homme se poser sur elle pour fuir des griffes précédentes. Sa vision à elle, autonome et puissante. Christophe ne pouvait pas tricher. Son écriture et son vécu lui interdisaient l'esquive. Une fois le manuscrit refermé, une seule obsession : nous devons publier ce chef-d'œuvre. Le mot revient souvent, ici il est justifié.
Pour publier *Journal de L.*, il nous fallait l'aval des ayants droit de l'écrivain américain d'origine russe. Nous avons défendu le texte sans retenue. Après plusieurs mois d'échanges, nous avons obtenu l'accord de la fondation littéraire Vladimir Nabokov et de la Wylie Agency pour une publication en France et à l'international.
Toutes les planètes étant alignées, c'est avec fierté que nous vous présentons ce roman hors du commun pour la rentrée littéraire 2019.

Clara, Geoffrey et Johann

I

HUM
(AOÛT 1947 - AOÛT 1948)

J'ai tellement transpiré que ça me dégouline encore dans le dos, la voiture était brûlante. On a roulé toute la journée vers l'ouest jusqu'à ce que le soleil devienne une grosse boule de feu à l'horizon.

Un orifice sanglant, a dit Hum, *sanglant et dégoûtant*. Puis il m'a fait tout un cours sur l'attraction-répulsion, les planètes et les atomes qui tournent les uns autour des autres en parlant aussi des gens qui s'attirent et se repoussent… *toi, tu es mon petit soleil doré, et blanc là où c'est caché*, disait-il.

C'est vrai que je suis bronzée, sauf sur les seins et les fesses.

Il a pris une chambre dans cet hôtel chic, *Les Chasseurs enchantés*. Une seule, parce que l'hôtel était plein. Un congrès évangélique ou quelque

chose comme ça. Le concierge nous a apporté un lit d'appoint où Hum dit qu'il va dormir si je veux. Eh oui, je veux. Il y a une salle de bains toute blanche, pleine de jolis savons gratuits, et une petite terrasse. Je pense à Charlie, à Mary, aux moniteurs du camp de vacances où j'étais encore hier et au dortoir qui puait les pieds : si les autres me voyaient ici, ils en baveraient de jalousie…

Nous verrons maman demain, je crois, dans un hôpital à une journée d'ici. Hum dit que ce n'est pas trop grave mais on dirait que pour lui rien n'est grave. Hier, quand la directrice m'a dit de faire mes valises et qu'on venait me chercher en urgence, j'ai trouvé étrange que ce soit lui qui débarque dans le camp. Il me confirme qu'il s'est marié avec maman. *Dingue !* Je pars un mois en colo et hop, j'ai un nouveau beau-père qui vient me chercher ! Il fait le mystérieux et ça m'énerve. Quand je lui demande ce qu'a exactement maman, il se contente de dire des choses comme « t'es pas bien avec moi ? », et répète qu'on va la voir et passer des chouettes vacances ensemble, faire un voyage amusant… j'ai insisté mais il a dit : je suis ton père, *enfin*, ton beau-père, ton *parâtre*, *Hahaha*, c'est moi qui décide, c'est pour ton bien, et tous ces trucs… du coup, j'ai abandonné.

D'ailleurs, il se comporte comme s'il était mon père. À midi, au restaurant, il m'a demandé de ne pas écarter les jambes comme ça. Ça ne se fait pas. Il a insisté : c'est vulgaire. On me regardait, paraît-il. Mais il n'y avait personne dans ce bled pourri. Seulement un couple de vieux. Il a dit que c'était suffisant pour me faire mal voir, que je devais croiser les jambes. J'ai mis mes genoux contre la table, bien écartés, et il est devenu fou, il a voulu payer et partir tout de suite. J'ai obéi (contre un autre Coca). Il est bizarre.

Mais je l'aime bien, Hum. D'ailleurs, tout le monde l'aime bien, avec sa voix et ses manières impossibles d'Européen. Quand il est arrivé à la maison l'année dernière, ça a fait du neuf, comme du vent. Je commençais à étouffer avec maman et ses copines. Et puis il s'intéressait aux enfants, lui. Il connaissait les noms de toutes mes copines. On se moquait de Mae ou de Shirley qui avaient grandi trop vite, avec leurs grosses cuisses et leurs bras qui pendaient jusqu'aux genoux. Il les imitait, marchait comme elles : elles ne savent pas quoi faire de leur corps ! C'était vrai, c'était drôle.

Quand il est arrivé dans le jardin que maman appelle *la piazza* ! je me souviens qu'il faisait chaud. J'entendais depuis quelques minutes la voix de maman. Pas sa voix normale mais celle

d'une poule, d'un paon femelle! Suave/excitée. Oh non, pitié, ma Mère est encore *modifiée*! *Modifiée* par un visiteur mâle, sûrement, que j'entendais bafouiller et piétiner derrière elle dans la maison. J'étais en train de bronzer au soleil, tranquille, avec seulement une culotte et mon foulard noir à pois serré autour de mes seins (c'est pas vrai, ils ne vont pas venir *ici*!). Je me suis vite redressée et mise à genoux quand ils sont apparus : « Ma Lolita… », a dit ma Mère de ce ton chantant/détaché qui m'énerve tellement.

— Sois polie, dis bonjour, Lolita.

— B'jour.

— Enchanté.

J'ai dû baisser mes lunettes de soleil pour mieux le voir et dire bonjour poliment. Un type avec un drôle d'accent, en costume gris, d'une trentaine ou quarantaine d'années, je ne sais pas, mais vieux en tout cas. Grand et un peu flasque. Il a eu un mouvement de recul en me voyant (faut dire que j'étais presque *nue!*), puis a fait le tour du jardin en complimentant maman qui vantait ses plantes et *cet endroit de paix et de sérénité unique au monde, vous verrez !*

Je savais qu'elle cherchait un locataire pour la chambre au-dessus du garage qui servait avant

de débarras. Il en était déjà venu un, un ancien militaire, qui avait trouvé ça trop cher mais à qui maman avait fait le même cirque, sauf qu'il pleuvait ce jour-là et que j'étais sur le canapé.

Ils ont traîné deux ou trois longues minutes au soleil *(blablabla… merveilleux… main verte… rosiers grimpants…)*. Oh, vite, vite, qu'ils s'en aillent! Je voyais le type en gris fondre dans son costume. Il devenait de plus en plus flasque et de grosses gouttes perlaient à son front. Quand ils se sont enfin décidés à partir, il m'a dit « à bientôt » et m'a regardée comme s'il n'osait pas me regarder. J'ai mis ma main devant ma culotte et eu un peu honte, mais bon, j'étais chez moi quand même. Des yeux gris fuyants. Ceux de Hummy que je voyais pour la première fois et qui, ce jour-là, n'avait pas du tout l'air d'être drôle, ni d'être dans son assiette. La chaleur sans doute, ou la pudibonderie. Enfin, c'est ce que j'ai pensé à l'époque. Je me suis même demandé s'il n'était pas pasteur ou curé ou même hanté, ou quelque chose dans le genre.

J'ai remis en place mon foulard à pois et me suis rallongée sur ma nouvelle serviette de bain Mickey. Maintenant, c'est incroyable, mais ce type est mon nouveau beau-père, on part en voyage tous les deux et je crois bien que c'est ma vie qui est *modifiée*.

Après le restaurant, en remontant dans la voiture en direction de cet hôtel rupin où on dort ce soir, Hum m'a promis qu'on ferait tout ce que je voudrais. Moi, ce que je voudrais, c'est vivre dans un monde où on n'est pas obligé de *croiser les jambes*.